

Cette pièce arrive à un moment particulier.

Il y a forcément toujours un moment où l'on se questionne, où l'on regarde derrière soi et l'on se demande si on a été et fidèle à ses rêves et à soi-même.

Et ce texte pose ces questions-là - Est-ce que l'art peut tout ? Qu'est-ce que l'art ? Qu'est-ce que c'est être quelqu'un ? Qu'est-ce que le groupe ? Est-ce qu'on a le droit de sortir d'un groupe ? Comment gère t-on une identité spécifique face à ce groupe ?

Comment ose t-on prendre la parole en tant qu'individu unique et par-là comment sort-on du groupe ? Qu'est-ce que trahir un groupe ? Qu'est-ce que trahir un idéal ? Qu'est-ce qu'un ami ? Qu'est-ce que trahir un ami ? Qu'est-ce que le courage ?

Ce sont des questions auxquelles nous sommes confrontés tout au long d'une vie, avec une plus ou moins grande acuité.

Il n'y a pas de réponse, c'est une proposition faite au spectateur, chacun la prend comme il souhaite la prendre, de là où il est.

Comme dit le proverbe russe qui est en exergue du *Révizor* de Gogol :

« N'accuses pas ton miroir si tu as la gueule de travers. »

Cette pièce parle à chacun dans la mesure où l'on a tous été, à un moment donné, à l'intérieur d'un groupe, avec des espérances, avec des envies, des rêves ; ensuite la vie a fait qu'on y a été fidèle ou non, qu'on a pu les réaliser ses rêves, qu'on a continué ou qu'on a bifurqué.

Ce sont des «rescapés», une génération, qui a traversé dans l'excès, l'insouciance et le bonheur la drogue, le sida, l'alcool, le sexe...

C'est l'histoire même de Mark Ravenhill, il a 43 ans.

Ces «rescapés», j'en fais partie, c'est aussi mon histoire, au conservatoire, dans ma promotion, entre aujourd'hui et il y a trente ans, il y a ceux qui sont morts, ceux qui ont arrêtés, que sont devenus mes «amis»... si on y réfléchit bien, on a la sensation d'être des rescapés.

Lorsqu'on en réchappe les questions commencent.

Quelle place a t-on trouvé dans l'art ? Est-ce qu'on était vraiment à notre place ? Est-ce qu'on utilise l'art pour de bonnes ou de mauvaises raisons ?

Je commence à penser que dire que l'on fait de l'art est à peu près absurde, se dire artiste est tout à fait pathétique.

Je pense que l'on tente des propositions, que l'on tente des actes de création, dans le sens où nous sommes des «braqueurs».

On entre par effraction chez les gens, en espérant qu'ils ne viennent pas voir les spectacles pour chercher un espace de rassurance, mais un lieu d'inquiétude et d'intranquilité.

Un «braquage»... on essaie de les atteindre à un endroit où ils ne s'y attendaient pas.

Il s'agit de les déstabiliser comme lorsque l'on se fait cambrioler, on peut se

dire : « *C'est un viol.* », on peut se dire : « *Finalement, ils m'ont débarrasser de toutes les merdes que j'avais, ça m'arrange.* » ou « *Je vais appeler l'assurance, de toute façon, on va me rembourser.* » et d'autres cas particuliers...

Je considère aujourd'hui un acte de création comme cela, comme une effraction...

Ça peut devenir de l'art dans la mesure où ça devient un outil qui accompagne... ça reste un compagnon de route qui influe sur ta vie à ce moment là, ça peut devenir de l'art.

Ce que l'on essaie de faire de façon très pragmatique et très artisanale, c'est juste proposer un acte et le mettre en dialogue.

Qui nous sommes-nous ? Sommes-nous des artistes ?

Nous sommes des gens qui avons par chance [ou par malchance], la possibilité d'utiliser certains outils qui nous permettent de communiquer avec d'autres, que ce soit par le théâtre, par la peinture, par la littérature, par la musique, par les arts plastiques.

Ces outils nous permettent de poser des questions.

Questions qui ne servent qu'à d'abord mieux nous comprendre nous-même pour interroger les autres, et leur permettre de mieux se comprendre eux-même.

Ce sont avant tout des questions que nous nous posons.

L'endroit de la rencontre avec un texte c'est toujours comme cela, ça correspond à des questions que l'on se pose, la plupart des textes que j'ai monté, j'aurais préféré ne pas les monter.

Cela voudrait dire que le monde a avancé ou que l'on n'est pas obligé d'aller en enfer à travers le théâtre. Ce n'est forcément pas un signe de bonne santé si on continue de monter *Arturo Ui*, cela veut dire que ça fait cinquante ans que l'on béguait, que l'on n'a toujours pas compris comment ça marche. C'est plutôt déprimant.

Les gens qui écrivent aujourd'hui et que je rencontre, affrontent l'implacable d'une réalité de la société, ils ne se cachent pas derrière leur écriture. Je les monte par nécessité absolue.

A cause de la seule obligation que j'aie dans mon métier, celle de la vérité.

Le terme de technicien du spectacle me correspond assez bien, le metteur en scène n'est jamais qu'une fonction à l'intérieur d'un groupe.

J'ai toujours pensé que nous sommes là pour rendre les choses possibles, que nous sommes garants de la logique de la structure de la pièce ou du matériau que l'on propose.

C'est mettre en présence des acteurs tout en étant garant de la logique de cette structure, les amener, les accompagner, les aider à prendre la responsabilité de ce qu'ils font et de ce qu'ils disent pour que la proposition soit visible, intelligible, et partageable avec ceux qui vont la recevoir.

Ceux qui voient les représentations, ceux qui sont accompagnés par ces représentations, ceux que ça peut modifier, ceux que ça questionne, c'est à eux de décider si je suis un artiste ou pas, de moi-même je trouverai cela un peu indécent, un peu stupide.

On ne peut pas regarder une oeuvre d'art sans se sentir plus libre, c'est celui qui regarde qui détermine ce qui est une oeuvre d'art.

Voir la vidéo >> http://www.dailymotion.com/video/xc425x_regard-024-piscine-oas-deau-theatre_creation